

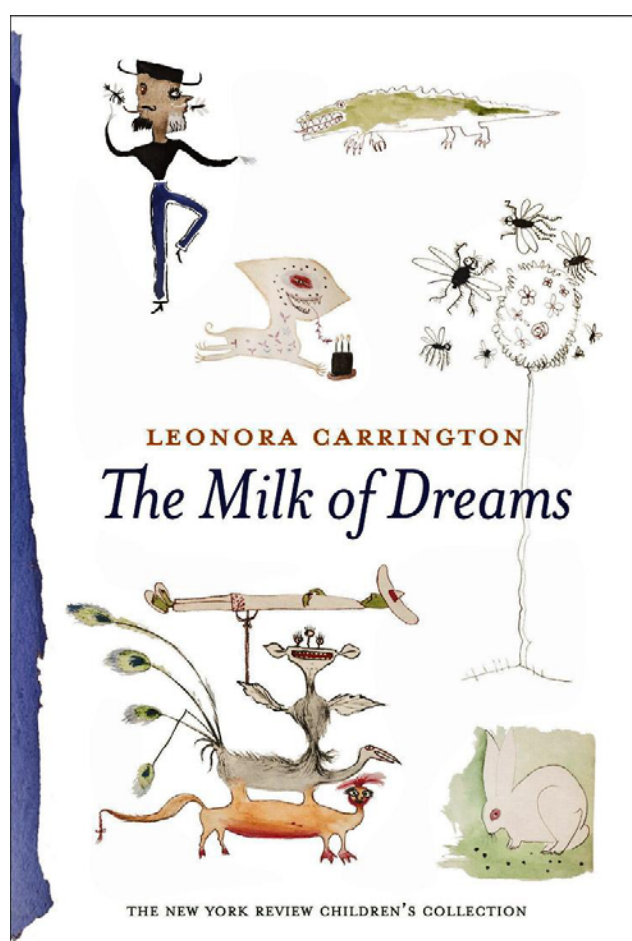
## Venise, retour de biennale.... d'art contemporain

23 avril – 27 novembre 2022

Retour de biennale, celle de Venise, la toujours sérénissime même si pas forcément sereine ! Je vous épargnerai les lamentations sur le tourisme de masse tandis que la Ville de Venise imagine une taxe supplémentaire par jour et par personne pour le limiter ! Venise, ville-musée dédiée aux plus fortunés d'entre nous, pas vraiment souhaitable non plus !

Heureusement une immersion dans l'art vous nettoie la tête et les yeux, et pas seulement ... C'est prouvé et prescrit par la Faculté, ainsi au Canada, mais aussi en Belgique, un projet mené depuis 2019 conjointement par le Musée des Beaux-arts de Montréal et l'Association des médecins francophones du Canada permet à certains patients de bénéficier de « prescriptions muséales », autrement dit de profiter gratuitement et sur ordonnance des bienfaits de l'art.

A nous donc, les **Giardini**, pavillons nationaux et **l'Arsenale**, les deux grands lieux principaux de la biennale qui a essaimé aussi dans de nombreux palazzi à travers la ville. Il fait beau, il fait chaud en cette fin octobre, même si les tréteaux commencent à garnir les trottoirs en prévision de l'acqua alta.



C'est sous l'égide de l'artiste surréaliste britannique **Leonora Carrington** (1917- 2011) que **Cecilia Alemani**, milanaise de 44 ans, vivant à New York, première femme nommée commissaire de l'Exposition internationale de la Biennale de Venise (qui rappelons –existe depuis 1895 !), que sont invités à participer des artistes de presque tous les pays.

Eleonora Carrington décrit un monde magique où la vie se trouve constamment réinventée à travers le prisme de l'imagination et dans lequel il est permis de changer, de se transformer, de devenir quelqu'un d'autre.

Comment la définition de l'humain change –t-elle ? Quelles sont les différences entre le végétal, l'animal, l'humain et le non-humain ? Quelles sont nos responsabilités envers nos semblables, envers les autres formes de vie et envers la planète que nous habitons ? Et comment serait la vie sans nous ?

Voilà de quoi cogiter en s'immergeant dans les œuvres proposées.



Première étape à l'**Arsenale**, dès l'ouverture des portes à 10h. Entrer dans une biennale, c'est comme s'asseoir à la table d'un banquet où l'on sait que les plats seront nombreux et copieux, il va falloir goûter à tout sans se gaver.



Dès l'entrée, une immense figure hiératique noire en bronze, de plusieurs mètres de haut, posée là fière et belle, tête de petite fille avec bonnet et tresses terminées par des cauris sur un buste rappelant une case traditionnelle en argile. Regarde-moi, moi qui n'aie pas d'yeux pour te voir. Telle une divinité elle donne le ton à la suite, ce sera magique, hors-norme, différent et bouleversant. C'est une œuvre de **Simone Leigh**, intitulée **Brick House**, 2019. Une autre sculpture toute dorée celle-là boucle le parcours de l'Arsenale. L'artiste afro-américaine recevra le Lion d'Or pour la meilleure participation à l'exposition internationale. Elle représente les Etats Unis.

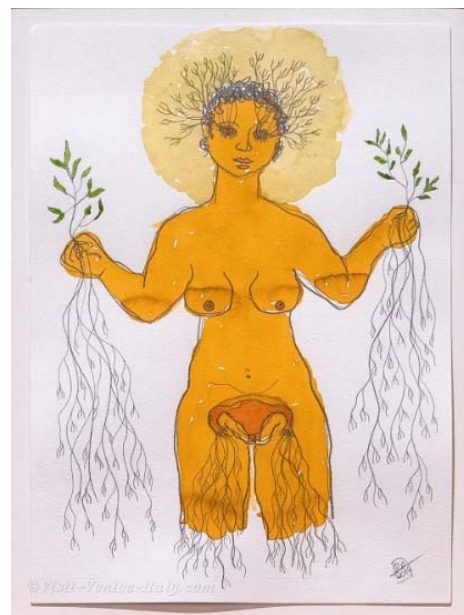


Le parcours dans les salles immenses de l’Arsenale est fluide et bien scénographié, les espaces sont soignés. D’emblée des artistes femmes, majoritaires pour une fois et peu voire pas connues, donnent à voir des œuvres denses, dégageant une forte vitalité, ces artistes viennent de pays comme Cuba, le Zimbabwe, le Brésil ou la Suède septentrionale.



*Capture Owls, Portia Zvavahera*

Ainsi les quatre peintures de **Portia Zvavahera**, née en 1985 à Harare, au Zimbabwe. Des figures bleu gris, rouge, orange et blanc agenouillées auprès de hiboux de couleur mauve, bleu cernés d’orange, sont enfermées ensemble dans un filet, représenté par des spirales de petits points oranges et blancs, sur un sol bleu foncé. L’ensemble semble raconter une vision ou un cérémonial étrange et mystérieux voire inquiétant. Les peintures de Zvavahera résultent d’un processus rituel de peinture et de pochoir créant des motifs stratifiés avec des couleurs brillantes, évocatrices de la gravure sur bois utilisée dans les imprimés textiles du Zimbabwe.



La série de dessins aquarellés de **Rosana Paulino** artiste brésilienne de 55 ans nous enchantent de leur fraîcheur et de leur simplicité de moyens, la femme-arbre de vie, déclinée en plus d'une vingtaine de dessins. La série **Senhora das plantas** (2019) dépeint des racines et des plantes qui se ramifient depuis des corps féminins, inscrivant la femme, source de vie dans et avec la terre en osmose totale avec la nature, faisant partie comme toute autre espèce de ce grand cycle perpétuel de vie et de mort. A méditer en ces temps de guerre et de destruction massive de notre planète.

Il n'est évidemment pas question ici de faire un portrait exhaustif de la biennale d'art contemporain de Venise, avec plus de 200 artistes invités venus de 58 nations. Mais juste de relever quelques petites merveilles pour donner le goût d'en voir davantage et « en vrai ».



Aux femmes-arbres de Rosana Paulino, répondent les personnages hybrides, mi-hommes, mi-plantes de **Felipe Baeza**, mexicain d'origine installé à New York comme cet homme tronc reposant sur cinq épaisses tiges épineuses abritant une fleur surgissant du sol. Le traitement de l'image est précieux, ciselé, riche de textures. L'artiste utilise diverses techniques de collage, de tempera à l'œuf et de gravure et construit ses figures strate après strate, sur des panneaux, de la toile, du papier puis il lisse, grave et altère les éléments des compositions. « *Je m'ouvre malgré moi rêvant d'autres planètes. Je rêve d'autres façons de voir cette vie* », titre générique de l'œuvre de Felipe Baez



Détail d'une œuvre de Myrlande Constant, né en 1968, tout en paillettes brodées.



*Pourtant ma maison est vie, 1979, Célestin Faustin (1948 – 1981)    The Slave Ships Brooks, 2007, Frantz Zéphirin, né en 1968*

Les trois artistes haïtiens peignent aussi des histoires collectives celles-là, liées aux mythes comme Célestin Faustin, à l'histoire haïtienne et à la religion vaudou pour Myrlande Constant ou à l'histoire de la colonisation et au génocide africain pour Frantz Zéphirin.

D'autres artistes comme Violeta Parra (1917-1967, Chili) ou Belkis Ayon (1967 – 1999, Cuba) vous font battre le cœur plus vite, ému par leurs récits et leur sens de la composition, de la couleur ou du noir et blanc et leur créativité dans les formes.



Un beau mur plus sobre de cinq peintures aux textures riches s'offre à nous avec des formes de type bol, coupelle, dans des tons rouges, bruns, gris argent, noirs. C'est **Pinaree Sanpitak**, artiste thaïlandaise qui développe tout un vocabulaire de formes simples symboliques liées à la féminité. Ces vases d'offrande associent profane et sacré et au-delà des représentations nous immergent dans la couleur à la manière du peintre Rothko avec ces rouges et ces bruns puissants.



Très féministe cette biennale 2022, on ne va pas s'en plaindre, c'est la première fois depuis qu'elle existe que les femmes-artistes sont plus nombreuses que les hommes après des années passées dans les placards de la renommée. Pensée pour les **Guerilla Girls** dénonçant à la **biennale de Venise de 2005** l'infériorité numérique des femmes dans les expositions et leur quasi-absence dans les postes de direction muséale.



**Tau Lewis**, né en 1993 à Toronto, présente des masques gigantesques de 3 mètres de haut, *Divine giants tribunal* (2021), cousus main avec des bouts de tissus, de fourrures et de peaux récupérés, inspirés des masques Yoruba et des écrits du dramaturge nigerian Wole Soyinka. Ce ne sont point masques de carnaval, ceux-ci ont une chair et impressionnent par leur monumentalité et leur qualité de réalisation.

Très magique cette biennale 2022, comme si les mots de Dante « Toi qui entre ici abandonne tout espoir » à l'entrée de l'enfer, se renversaient pour nous signifier que notre réalité est l'enfer, habitée de méchants et de pêcheurs, et que l'espérance est ailleurs à rechercher du côté de la spiritualité, de la croyance, ou de la foi en un monde à rêver, à imaginer, à inventer.



*Gustave Doré, la Divine comédie de Dante*

Quelques vues dans l'Arsenale, avec les « capsules historiques » dont l'une éclaire le propos sur le corps et le corps cyborg avec des artistes historiques, comme **Lavinia Schulz** (1896 – 1924) et **Walter Holdt** (1899-1924) dont les mannequins dansant inspirés de la nature et du règne animal font penser aux costumes de Oskar Schlemmer pour le Bauhaus dans un autre registre.



*Sculptures de Teresa Solar*



*Environnement de Precious Okoyomo*

Ce n'est évidemment pas un monde tout rose que nous proposent les artistes, au-delà des mythes ou figures mystiques ou univers imaginaires. La pandémie due au Covid 19 a marqué tous les esprits et le moment de stupeur et d'effarement vécu, quand le monde entier s'est arrêté à cause d'un tout minuscule organisme vivant, continue de nous hanter. Peut-être pas assez au vu des extravagances humaines dévastatrices de notre planète. Car il existe une corrélation entre les épidémies et ce qu'on nomme toujours le progrès.



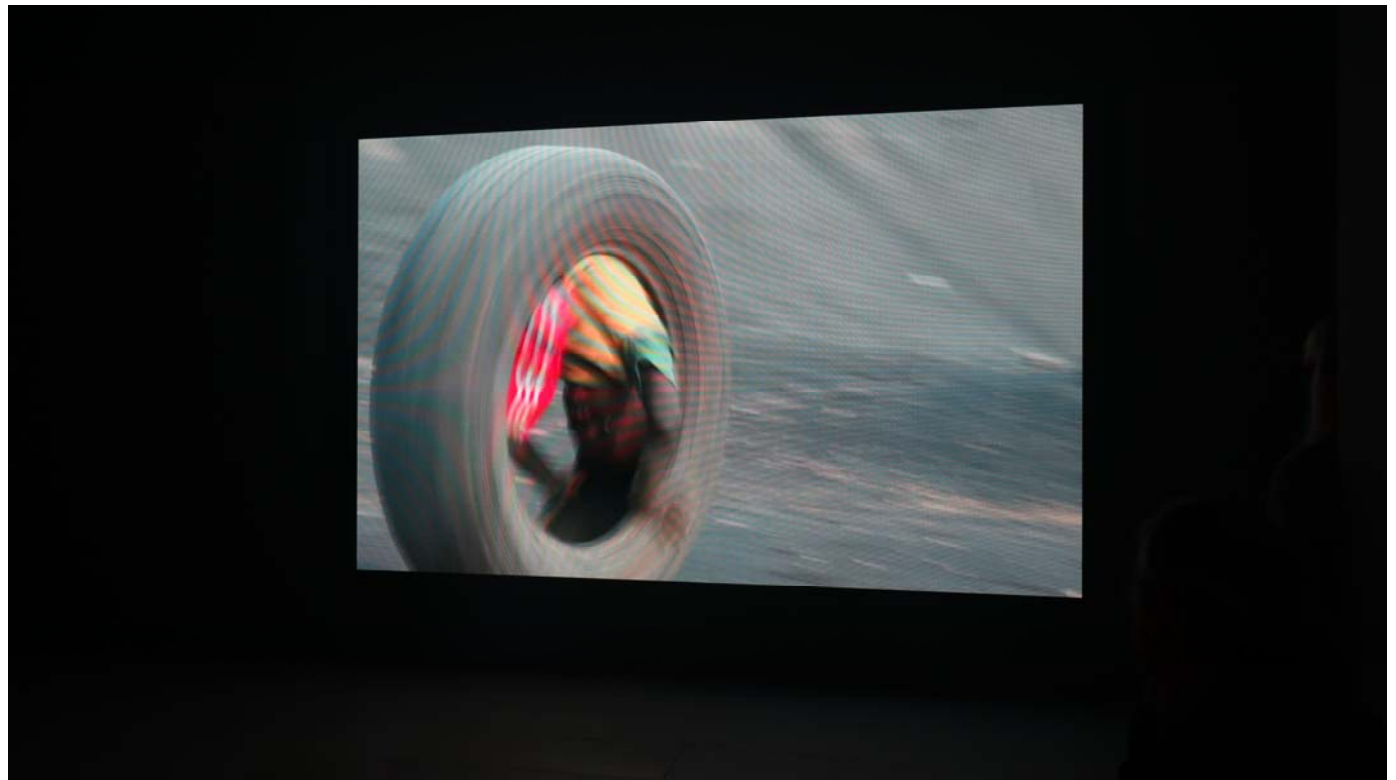
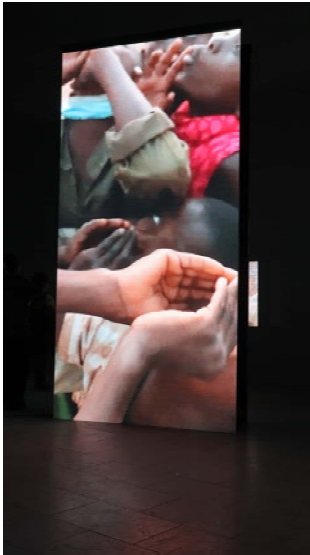
Ainsi l'artiste italien **Gian Maria Tosatti**, représentant unique du pavillon italien à l'Arsenale, propose une « *Storia della notte e Destino delle Comete* » en deux actes.

A trois ou quatre seulement nous sommes invités à parcourir les salles d'une fabrique abandonnée, vidée de ses travailleurs, il ne reste que les tuyauteries comme d'immenses tubes respiratoires, l'appartement du contremaître avec son lit et son armoire avec vue sur une pièce remplie de machines à coudre à l'arrêt. Le monde s'est arrêté. Le silence est total. Métaphoriquement, l'artiste rappelle le déclin du grand rêve italien de productivité, mais c'est aussi évidemment la pandémie et la guerre comme celle en Ukraine qui nous touche de près puisque sur le sol européen. Sortant des espaces de travail, nous nous retrouvons sur un plan d'eau dans l'obscurité au loin des centaines de lucioles émettent une lueur comme un signe d'espoir après cette désespérance ? La nature reviendrait là où l'homme a failli. Que serait le monde sans nous ?

Je n'évoquerai pas ici la suite de l'Exposition internationale très intéressante ainsi que les expositions des pavillons nationaux historiques, dans les Giardini. Certains des pavillons laisseront un goût amer, comme le pavillon russe dont les artistes invités **Alexandra Sukhareva** et **Kirill Savchenko** ont renoncé courageusement d'un commun accord à exposer en opposition à la guerre menée par la Russie en Ukraine. Celui-ci est donc fermé et gardé par un carabinier. L'histoire continue à hanter le pavillon allemand que l'artiste **Maria Eichorn** a ausculté pour y retrouver et mettre à jour les traces du pavillon initial avant les transformations (colonnades et rehaussement des murs) ordonnées par Hitler en 1938. La France plonge aussi dans son passé avec l'artiste française d'origine algérienne **Zineb Sedira** « Les rêves n'ont pas de titre ». Celle-ci nous invite à nous installer, regarder, écouter et comprendre son récit personnel et familial au travers d'un dispositif cinématographique et la projection d'un film nourri de fictions, de documentaires historiques et de citations cinématographiques.

Quelques grammes de joie dans ce monde brutal, quoique si l'on pense à nos enfants accro à leurs écrans !, l'artiste belge vivant à Mexico, **Francis Alys**, a filmé dans nombre pays, dont le Congo (eh oui, toujours l'Histoire à ne pas négliger) des enfants jouant avec des bouts de ficelle, comme ces garçons créant des sons à travers le cornet fait par leurs mains perturbant complètement les moustiques ou celui-là s'enroulant à l'intérieur d'un pneu de camion et se laissant dévaler le long d'une pente, ou ces petites filles asiatiques véritables prodiges de la corde à sauter au pied de leurs immenses tours ou d'autres encore lancés dans une course ... d'escargots marqués aux couleurs des joueurs.





Quant au reste, c'est une autre longue et passionnante histoire. A vous de la vivre en 2024 maintenant !

Patricia Solini, décembre 2022